



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Il faut bien que nous reparlions encore manteau, puisque le manteau est la grande question du moment; — mais pour ne pas trop vous en tourner la tête, nous ne vous entretiendrons aujourd'hui que de celui qui sera le plus simple, le plus utile de tous.

Ce sera le large et simple manteau *mol-dave*, autrement dit la pelisse à manche et à capuchon, doublée de fourrure; — précieux vêtement que l'on doit accueillir aux approches de l'hiver comme un bon ami qui vient adoucir toutes les rigueurs de la saison, et à qui toutefois le talent de Gon¹ sait donner un vernis de distinction et

d'élégance qui lui attire déjà de nombreuses commandes en ce genre.

Et bien fait-on, d'être prévoyantes à l'endroit des fourrures; car, lorsque le premier froid vous pique, et que tout à la fois vous désirez manchons, pèlerines, wilsthouras et manteaux, comment voulez-vous qu'un fourreur puisse vous satisfaire toutes? — surtout si toutes aussi, attirées par la réputation de la maison Gon, vous ne voulez recevoir que d'elle tous ces riches, bons et indispensables éléments de vos toilettes d'hiver?

— C'est dans une semblable pensée que les salons de M^{me} Clémançon¹ attirent aussi au même moment toutes ces jeunes élégantes qui reviennent à Paris comme une nuée de jolis oiseaux battus par la tempête. —

¹ Rue Vivienne, 18.

¹ Rue du Port-Mahon, 8.

Heureusement beaucoup d'entre elles avaient écrit d'avance, et les corsets étaient tout prêts à être essayés, ce qui veut dire être emportés; car chez M^{me} Clémanson les *essais* sont des succès, — et rarement il faut revenir sur sa première inspiration.

— On emploie beaucoup de draps cet hiver. — Les manteaux du matin, les amazones, les redingotes absorbent ce qu'on appelle le *drap d'Édimbourg*, le *drap de Chine*, le *drap de Smyrne*, le *drap cachemire*, etc., etc.; toutes espèces de draps dont le résumé est un tissu très-fin, souple, soyeux, et qu'aux temps où on ne recherchait par la variété des mots, on eût appelé *drap de dame*.

Donc, heureusement pour tous ces genres de tissus, les redingotes de drap sont toujours très-bien portées pour les négligés. — Leur coupe est le plus souvent à la *puritaine*, montante et fermée jusqu'au cou, quelquefois avec une petite pèlerine aux devants arrondis, et ne couvrant pas le bas de la taille.

D'autres redingotes en drap ont le corsage séparé de la jupe, ayant une basquine assez longue, qui descend jusqu'à moitié des hanches; des revers ouverts sur la poitrine, laissant voir la recherche des chemisettes brodées, et de petits parements retroussés au bas des manches, de manière à laisser passer le bouillon de la manche blanche de dessous. C'est enfin un peu le costume de M^{lle} de Montpensier; mais comme il se fait en couleur sombre, avec beaucoup de simplicité dans les ornements, et sans aucune *exagération*, il est adopté par les femmes de bon goût.

On fait encore des redingotes dont le corsage, coupé à triples pans, laisse deux ouvertures sur les hanches; d'autres ayant le dos très-prolongé et formant un peu pointe, tandis que sur le devant le corsage descend sur la jupe, en formant comme une basque carrée qui ne prend qu'à partir du dessous du bras.

Enfin les plus simples tout unies, à corsage montant, descendent en s'arrondissant plus bas que la ceinture.

Les nuances sont le plus souvent bronzé, marron ou noir; — quelques jeunes femmes les portent gris-fer, avec des boutons en argent *niellés*. A ces robes les ornements

de galons, de fantaisies, de petits velours trouvent leur place; — mais il les faut toujours de la même nuance que l'étoffe, — à moins qu'ils ne soient en noir.

Tant que cette mode de forme puritaine existera, les petits collets auront leur règne: aussidurons-nous à ce sujet, que M^{me} Payan a les plus charmants assortiments qu'on puisse trouver. — Du reste, nous aurons à revenir sur les salons de M^{me} Payan, qui, auprès de la sévérité de ses petits cols *puritains*, nous montre les plus séduisantes *collerettes Dubarry*, les plus délicieuses *robes Haydée*, les plus piquantes *manchettes mousquetaires*, etc., etc., etc.

— Pour le matin on voit de jolies capotes en satin gros vert ou violet à coulisses; entre chaque coulisse, quelquefois un biais forcé; — les rubans de la même nuance sont en velours épinglé ou uni; — point de fleurs; un nœud très-simple sur le côté, et le bavolet assez long.

Dans ce genre nous avons vu des chapeaux gris tourterelle, doublés de rose, et ornés de rubans rose et gris.

Une capote de satin blanc coulissée; entre chaque coulisse une petite blonde froncée; — aucun ornement, — le bavolet seulement recouvert de petites blondes.

Pour le soir, des capotes en tulle, à cinq coulisses; dans chaque coulisse on avait passé un ruban de satin rose; — sur le côté un bouquet de boutons de roses tombant en grappes.

Un chapeau joli, mais original, était en satin gris et orné d'un bouquet de grenade, et en dessous de la passe des Mancini en petits boutons de grenade.

Robes de chambre. — Plus que jamais la robe de chambre domine dans la toilette des femmes; elle est si convenable à l'hiver, elle va si bien au coin du feu! On en fait en satin, en velours, en damas; les plus générales sont en cachemire, ouatées et capitonnées; la taille est à coulisse de ceinture; le corsage à revers formant châle jusqu'à la ceinture, et se réunissant aux revers progressifs de la jupe. Ce châle et ces revers sont formés d'une peluche de soie ou de satin piqué; les manches sont d'une largeur progressive, d'une forme genre pa-

¹ Rue Vivienne, 15.

gode, avec parements en peluche; la jupe s'ouvre et laisse voir une robe de dessous en percale, ornée de plis alternant avec des entre-deux, ou de très-hauts volants festonnés; chemisette montante et fermée. Les manches de la robe de dessous sont bouillonnées, tout cela en broderies ou en dentelles.

Du reste, rien ne prête plus que la robe de chambre à ce que l'on appelle la *fantaisie élégante*. Aussi le talent si gracieux de M^{me} de Baisieux¹ y trouve-t-il essor à tout ce que l'imagination produit de piquant, de distingué, de tout ce qui ne peut appartenir aux vulgarités de la mode, et s'harmonise avec les inspirations toujours charmantes de l'artiste que nous venons de nommer.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilettes de visites. — Robes en damas, mantelets de velours, chapeaux de satin ornés de dentelles.

Toilettes de promenades. — Manteaux en satin ornés de petits galons; — robe en moire antique; — chapeaux de velours ornés de plumes. Les chapeaux de chez M^{me} Dasse.

Fashion.

M^{me} DASSE. — Que le ciel soit nébuleux ou brillant, que la politique rayonne ou s'assombrisse, il est toujours à Paris des oasis charmants, où les femmes de tous les pays et de toutes les opinions viennent chercher les plus riches inspirations du goût, les plus piquants éléments du plaisir de plaire.

Un de ces lieux où la fantaisie a le plus de charme, la coquetterie le plus d'attraction, ce sont bien certainement en ce moment les salons de M^{me} Dasse². — Indépendamment des riches créations qu'on y voit, on sait que toutes les variétés du goût, les exigences du caprice les plus simples comme les plus élégants, y seront exécutés avec une accélérité et une entente ravissantes; et c'est beaucoup, n'est-ce pas? c'est tout ce

que l'on désire le plus, que de rencontrer dans une modiste l'intelligence délicate qui fait comprendre votre pensée, et l'art précieux qui la fait exécuter sans retard.

Puisque nous en sommes aux révélations des supériorités de la mode, disons aussi combien chez M^{me} Dasse, le choix des étoffes ajoute à la distinction de ses parures. Les satins les plus beaux, les velours les plus magnifiques, les rubans d'une richesse exquise, constituent, si on voulait bien le comprendre, le *bon marché des modes*. Car un chapeau qui, grâce à son tissu, ne peut ni se défraîchir, ni se déformer, ni perdre de son élégant aspect, est certe le chapeau le plus économique qu'on puisse avoir.

En ce genre donc, nous aurions à citer les chapeaux en velours plein, velours épinglé, satin, etc., etc., dont nous avons vu une réunion charmante chez M^{me} Dasse. Leur forme est de celles qu'on invente pour rendre une femme jolie, et réunit le confortable au gracieux. — Le visage est bien encadré dans cette coupe arrondie, qui se rejoint sous le menton, et offre dans l'intérieur de la passe les ornements les plus charmants. Ce sont des Mancinis, de délicates fleurs faites exprès pour M^{me} Dasse; des nœuds de rubans d'un style charmant; des bouillonnés de tulle; des coques en blonde, etc., etc., etc.; et tout cela si bien chiffonné, si bien placé, varié avec tant d'originalité, que l'on ne sait sur quels ornements porter son choix tant ils sont tous délicieux.

Les coiffures et petits bonnets de soirées, de spectacle, de chez soi, ne sont pas moins heureusement compris dans les salons que nous citons. — Les coiffures *Haytée*, dont le nom s'applique à nombre de genres, de demi-turbans, de torsades, de nœuds en tissus de soie et d'or, y sont ravissantes. — La petite coiffure *Nisida*, toute en fleur et blonde, y est en grand succès, et offre mille variétés de fleurs et de rubans; — enfin toutes les coiffures *espagnoles* où s'entremêle le jais, le velours et les roses, offrent chez M^{me} Dasse les plus piquantes et les plus poétiques compositions.

Et puis tout cela est si délicat, si frais! toutes ces modes délicieuses révèlent déjà si bien la jeune influence du goût neuf et charmant dont M^{me} Dasse a doué sa fille et son élève, que nous serons certains de trou-

¹ Rue Sainte-Anne, 44. — ² Rue Richelieu, 38.

ver longtemps dans ces mêmes salons les éléments qui font la mode toujours nouvelle et ses succès héréditaires.

CARTIER. — Il faut encore quelques jours pour que les élégantes coiffures de Cartier¹ se soient répandues dans le monde fashionable, parce que ce monde n'est pas encore revenu dans les salons de Paris. Mais en attendant l'éclat des parures de fêtes, Cartier renouvelle chaque jour les plus jolies créations pour les chapeaux, les bonnets, les coiffures de théâtres et de petites soirées. — Parmi ces dernières, nous citerons la coiffure *Aurélië*, simple et gracieuse petite composition, offrant un cordon de petits feuillages en velours réuni de chaque côté des tempes, où elles ne forment plus qu'un seul cordon tourné de manière à retenir les touffes de boucles de cheveux, ou laisser passer des barbes de blonde ou les pointes de dentelle placées sur la tête, et retenues sous les cordons de ces feuillages, qui sont en velours de toutes nuances. — Nous en avons vu de très-simples, en couleur marron, violet, noir ; d'autres plus élégants en vert nuancé, en bleu lumière, en ponceau ; quelques-uns ayant la nervure de la feuille recouverte d'un léger filet de semences de perles d'or.

On peut tirer le parti le plus charmant de cette coiffure qui est très-simple, et n'a aucun aspect de parure ; — elle peut donc remplacer les rubans, et nos modistes en faire de délicieuses fantaisies. — En résumé, la coiffure *Aurélië* est beaucoup demandée, parce qu'elle convient à tous les genres de toilette, et sied bien à toutes les physionomies.

Les coiffures *Marie Stuart* sont aussi une des *actualités* en vogue de la maison Cartier ; le moindre bout de dentelle qu'on y ajoute en fait une coiffure ravissante. Elle est charmante en héliotropes et petites roses de Chine ; toute en *myosotis* ou en boutons de roses mousseuses.

Citons aussi les couronnes *druidiques* en *verveine* comme une des coiffures les plus piquantes et les plus distinguées.

¹ Rue Louis-le-Grand, 32.

SUÉNON DE HEIMBOURG.

Parmi les nobles Francs qui suivaient Pharamond à la guerre, était un chevalier nommé Suénon, possesseur du château de Heimbourg. C'était, dit la chronique, le brave des braves, d'une prudence consommée, d'une fidélité à toute épreuve ; nul ne méritait mieux que lui la confiance de Pharamond, qui la lui accordait tout entière. Au champ de bataille, le poste d'honneur était toujours pour lui, et nul n'osait le lui contester. Pendant les courtes trêves qui suspendaient de temps en temps ces terribles guerres, le chef des Francs se plaisait à recevoir l'hospitalité au château de Suénon. Ce n'était pas, comme on peut bien l'imaginer, la beauté du site et les séductions de cet entourage pittoresque qui avaient fait sur le rude chef de ces soldats errants une impression assez vive pour le ramener si souvent au château de Heimbourg. Il avait à vrai dire une vive et franche amitié pour son brave et fidèle Suénon, et il se plaisait à la lui témoigner hautement. Mais à tout cela se joignait encore un attrait plus puissant : Suénon avait perdu une femme tendrement chérie ; ce qui l'avait principalement rattaché à la vie, c'était une enfant qui, en grandissant, la lui rappelait chaque jour plus vivement par sa douceur, par ses charmes et par sa tendresse. — La fille de Suénon s'appelait Ida. Pharamond se plaisait, dit-on, à venir juger souvent par lui-même, au château de Heimbourg, des progrès que faisait cette belle enfant, en toutes sortes d'aimables qualités que l'on vantait partout.

Il jouissait ainsi de la douce hospitalité de Suénon, sans trop se presser de retourner à Worms, lorsqu'un jour lui vint la nouvelle d'une irruption des Romains dans un district des Gaules que Pharamond considérait déjà comme sien. Il fut obligé de partir sur-le-champ, et l'on juge bien que son fidèle Suénon le suivit. Une bataille mit les Romains en pleine déroute, et l'habileté de Suénon contribua beaucoup à procurer aux Francs un immense butin. L'épée d'un tribun militaire des Romains tué dans la mêlée fut le glorieux prix offert, en face de l'armée, au vaillant sire de Heimbourg, par Pharamond vainqueur. Bien plus, la nou-



5 Novembre 1848.

Barreau

2390.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux en satin et en velours. Mantelet en velours et Manteau en satin. Gants
 Mayer. Mouchoirs Chapron. Parfums Guerlain.*

Messrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone St. Lond.



velle d'un autre mouvement qui avait eu lieu dans un district éloigné lui étant parvenue, Pharamond laissa sur les lieux témoins de ses exploits la plus grande partie de son armée fatiguée et qui avait besoin de repos, et en confia le commandement suprême à Suénon. Quant à lui, accompagné seulement d'un détachement de ses plus jeunes soldats, il se porta aux lieux qu'il jugeait avoir été troublés, non par l'insubordination naturelle des Gaulois, mais plutôt par l'indiscipline des Francs, qui aimaient mieux ravir à main armée les récoltes semées par les autres que d'ensemencer et de moissonner paisiblement eux-mêmes les champs que Pharamond leur avait distribués.

Cependant l'été s'écoula, et l'automne même avait achevé son cours sans que Suénon ni son armée eussent eu de nouvelles de Pharamond.

Dès l'aube de l'une de ces froides matinées de l'automne dans les climats du nord, Suénon était sorti de sa tente préoccupé, pensant à sa chère fille; à la mère d'Ida aussi, dont le souvenir se représentait surtout à lui dans ses moments de tristesse. Le givre pendait aux rebords de sa tente et blanchissait au loin les champs dépouillés de leur verdure. Ses regards se reportaient le plus loin qu'ils pouvaient, dans la direction des bords du Rhin, quand il aperçut un cavalier se dirigeant en toute hâte vers son camp. Dès qu'il put voir nettement, il reconnut un de ses serfs, des plus dévoués, celui qui avait toute la confiance de son majordome.

Que présageait ce message si précipité? Sa fille, son enfant chéri, était-elle malade, en danger de mort? peut-être. Son château, surpris par des ennemis ou des brigands, avait-il été pillé ou incendié? Il faut songer à la vivacité des affections de ces hommes pour se faire une idée de ce qui se passait dans l'esprit de Suénon. On se trompe étrangement en croyant que ces barbares, que nous appelons simples, n'étaient pas autant que dans une civilisation plus avancée soumis à l'empire des passions. Les objets de leur affections étaient peu nombreux; le but de leur ambition forcément restreint; mais ils n'en tenaient que plus vivement à la conservation de ce qui leur appartenait. Un ou

plusieurs beaux coursiers de bataille, un castel bien fortifié, quelques serfs bien obéissants, de gré ou de force; mais par-dessus tout l'honneur de leur nom. Voilà tout ce qu'ils possédaient, tout ce qu'ils pouvaient connaître; mais malheur à qui effleurait seulement une de ces possessions sacrées! Le Franc n'était plus un homme alors, mais une bête féroce, un vrai tigre altéré du sang de l'offenseur.

Que l'on juge, d'après cela, de l'air que devait avoir Suénon, déjà sombre auparavant, passant rapidement en revue dans son esprit toutes les choses qui lui étaient chères et auxquelles il pouvait être advenu malheur, quand son esclave arriva sur un cheval pantelant, couvert de sueur et qui faillit s'abattre de fatigue au moment où celui qui le montait l'arrêta pour venir se prosterner respectueusement à une certaine distance de son maître.

Le serf tremblait, osait à peine lever les yeux, et ne savait comment entamer le message dont il était chargé. Enfin, après quelques monosyllabes interrogatifs de Suénon, le serf reprit :

— Que les dieux continuent à se montrer jaloux de la gloire de vos armes. Votre château est debout, et votre fille n'est point malade... Mais que les dieux vous donnent la force d'entendre ce qui me reste à vous apprendre d'elle...

— Misérable! s'écria Suénon en tirant à moitié son glaive. Mais aussitôt, honteux de ce mouvement : — Eh bien! ma fille, reprit-il en s'efforçant de se montrer plus calme, mais d'une voix toujours altérée et tremblante. Ma fille? Achève.

— Elle est déshonorée, dit enfin le serf en se jetant le front sur le sol, aux pieds de Suénon, comme s'il n'avait que la mort à attendre après avoir osé lui apprendre une telle nouvelle; et voyant qu'il restait toujours immobile, il se hâta d'achever son message en disant :

— Elle est près d'arriver au terme, et nul ne sait le nom du père de l'enfant qu'elle porte dans son sein.

— Par le marteau de Thor, dit enfin Suénon, sortant de sa stupeur, par la chevelure sacrée d'Odin, ma main châtiara celui qui a osé imprimer cette tache à mon nom. Et sans prendre le temps de donner aucun

ordre au camp des Francs, sans avertir aucun de ses plus fidèles serviteurs, sautant sur le plus prompt de ses coursiers, il le lance dans la direction de Heimbourg et ne lui laisse prendre aucun repos avant d'être arrivé au pied du premier pont-levis. Suénon fait entendre le signal accoutumé; mais à ce son qui rend ordinairement une nouvelle vigueur à son cheval, le noble animal, épuisé de sa longue course, s'est abattu expirant. Le majordome s'est hâté d'accourir avec les serfs les plus zélés pour abaisser le pont-levis: Ida elle-même a reconnu les sons du cor de son père et s'est empressée d'accourir pour se jeter dans ses bras; mais il la repousse durement. Avant de s'arrêter nulle part, il fait signe qu'on le laisse seul avec Ida.

— Quel est l'audacieux?... lui dit-il brusquement.

— La puissante Freya m'est témoin, répond-elle avec assurance, que je suis aussi digne de vous, aussi pure....

Suénon ne la laissa point achever, et, transporté de fureur, il répétait rapidement:

— Son nom? Dis-le-moi, car il faut que je boive son sang dans son crâne, comme nos héros boivent l'hydromel dans le sacré Walhalla.

Ida savait bien qu'il lui aurait suffi de dire le nom de son époux pour apaiser cette colère; mais elle avait juré devant Freya, seule témoin de son hymen, de taire ce nom jusqu'à son retour, ou jusqu'aux approches de la mort, et l'absence de son époux s'était prolongée depuis plus de huit mois.

La fureur de Suénon n'écoutait plus rien. « Je saurai bien vaincre ton obstination, » lui avait-il dit, et à l'instant même il l'avait livrée aux mains des esclaves habituellement chargés de punir les fautes de leurs compagnons de servitude, avec ordre qu'elle succombât sous les tortures ou qu'elle avouât le nom de son complice. Pendant six jours, renfermée dans le plus horrible cachot du château, privée de lumière, transie de frayer et de froid, n'ayant pour aliments qu'un pain grossier et de l'eau saumâtre, qu'elle avait le courage de prendre pour soutenir ses forces dans l'intérêt de son enfant, elle fut ainsi livrée à cet indigne traitement,

sans qu'elle laissât jamais échapper le nom de son époux. Le septième jour, on fut obligé d'aller avertir Suénon qu'elle venait d'accoucher au moment où on lui infligeait pour la septième fois la torture des verges. Plus furieux encore à la vue de l'innocent enfant qui vient de naître, Suénon redouble ses imprécations pour savoir le nom de celui qui a déshonoré sa fille, et, comme elle garde encore le silence, il lève brutalement le pied sur le corps même de la malheureuse qui est là, gisante à terre et presque sans vie. Elle se trouble à la vue de ce dernier excès et sent que ses forces vont l'abandonner pour toujours... et d'une voix faible et entrecoupée:

— Mon père! dit-elle, je me meurs.... Ayez soin de lui: c'est le fils...

Comme elle ne put proférer le nom si impatiemment attendu, Suénon était sur le point de reporter sa fureur sur l'enfant lui-même. La mère mourante s'en aperçut, et par un suprême effort:

— Ayez soin de lui, si vous tenez à ce que je vous pardonne, dit-elle d'une voix presque ferme... Ayez soin de lui... si vous tenez à votre propre vie... Ayez soin de lui; car c'est le plus noble enfant de la race franque... C'est le fils... de Pharamond.

Et l'effort qu'elle fit pour prononcer ce nom l'acheva: Ida venait d'expirer.

Il faut se pénétrer un moment de la sainteté du caractère dont était revêtu aux yeux de toute sa nation le chef que ces hommes libres s'étaient une fois donné, pour se faire une idée de la stupeur où fut jeté Suénon par la révélation de ce nom. Sa fille était tout à coup devenue à ses yeux, par une telle alliance, l'élue, la bien-aimée de Freya; tous les mauvais traitements qu'il lui avait infligés étaient autant de sacrilèges. Aussi sa raison l'abandonna-t-elle entièrement, quand il vit que tous les soins étaient inutiles pour la rappeler à la vie.

Un seul jour encore, quelques éclairs vinrent dissiper la noire mélancolie qui s'était emparée de son intelligence. Ce fut le jour où Pharamond revenait triomphant d'une dernière victoire pour reconnaître son ennemi, son épouse. Aux sons si bien connus des clairons qui annonçaient la présence du roi, Suénon avait relevé la tête et s'était précipité au devant de lui; mais quand le

prince avait demandé la douce Ida pour la proclamer sa femme, la folie de Suénon avait repris le dessus.

— Je l'ai tuée, disait-il, et selon qu'il était sous l'impression de la mort de sa fille ou des premières fureurs qu'il avait ressenties, il pleurait ou se vantait tour à tour de sa cruauté.

Enfin, comme dans un de ces derniers accès il avait conduit d'un air triomphant Pharamond au pied de la tombe d'Ida, le chef des Francs, à son tour, n'avait pu maîtriser sa colère, et d'un coup de son glaive, il avait immolé sur la tombe de l'infortunée son plus ancien et son plus fidèle serviteur, celui que cinq minutes auparavant il venait, plein de confiance et de joie, saluer du doux nom de père. C'est ainsi que Suénon de Heimbouurg expia le meurtre de sa propre fille.

LES CATILINA.

En rendant compte du beau drame de MM. Alexandre Dumas et Maquet, un journal a rappelé les principaux ouvrages inspirés par le même sujet.

Ce n'est pas la première fois que le fameux conspirateur romain est mis sur la scène. Outre un *Catilina* de l'abbé Pellegrin, non représenté, mais imprimé en 1724, Crébillon en 1748, Voltaire en 1752, ont tous deux évoqué cette grande figure.

Le *Catilina* de Crébillon, malgré un certain succès de nouveauté, est complètement oublié. Il est fort peu digne de l'auteur de *Rhadamiste et Zénobie*.

Pour le *Catilina* de Voltaire, qui porte aussi le titre de *Rome sauvée*, quoiqu'il ne soit pas resté au répertoire, il nous paraît fort supérieur à tels autres ouvrages du même écrivain qui ont eu cet honneur. Les rôles de Catilina, de Cicéron, de César, de Caton, sont parfaitement tracés; la couleur est vraiment romaine: nulle part Voltaire ne s'est élevé, dans son style, plus près de Corneille.

Aurélië, la femme de Catilina, forme, par sa vertu, un heureux contraste avec un tel époux; mais l'amour même de cette femme dévouée est, pour Catilina, un instrument de plus dans ses projets criminels.

Cette pensée se résume dans un très beau vers :

Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.

Rome sauvée en renferme beaucoup d'autres non moins beaux. Ce n'était pas peu de chose que de faire parler Cicéron: le langage que Voltaire lui met dans la bouche est digne des *Catilinaires*.

Enfin, les derniers vers de la pièce, adressés par Cicéron à César, sont un presentiment, un regard jeté sur l'avenir, qui entrevoit le César futur dans le César au début de sa carrière, et qui complète parfaitement cette belle étude antique :

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.

Va, conserve à jamais cet esprit magnanime;

Que Rome admire en toi son éternel soutien.

Grands dieux! que ce héros soit toujours citoyen!

Dieux! ne corrompez pas cette âme généreuse,

Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse!

Un fait assez curieux, c'est que Voltaire, ayant fait représenter *Rome sauvée* sur un théâtre arrangé dans sa maison à Paris, joua le rôle de Cicéron. Lekain assistait à cette représentation: tout jeune qu'il fût alors, c'était un bon juge, et il avait conservé de ce spectacle un grand souvenir. Voltaire produisit surtout beaucoup d'effet dans ces vers :

Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire, etc.

Rome sauvée fut applaudie dans sa nouveauté. Si elle disparut du répertoire, ce fut en partie à cause de cet intérêt historique trop sévère, sur lequel roule toute la pièce, et qui attache peu la masse du public; mais ce fut aussi par la difficulté de trouver une réunion d'acteurs capables de représenter dignement les quatre grandes figures groupées dans cet ouvrage.

Chronique.

Le château de Ferney, propriété historique de Voltaire, vient d'être vendu par la succession de M. Griollet, dernier propriétaire, à M. David jeune, joaillier de Paris. Le mobilier de Voltaire, déposé par M. Griollet à la mairie voisine de la propriété, mis sous scellés pour en constater l'identité pendant que M. Griollet, habitant ce château

pour son propre usage, supprimait l'habitude des visites d'étrangers, ce mobilier a été remis en place par le nouvel acquéreur, qui va autoriser de nouveau les voyageurs à ces pieux pèlerinages au domicile de Voltaire, et on en versera le produit à la caisse des pauvres du pays.

Un fait étrange s'est passé ces jours derniers au théâtre de ***. Une jeune actrice, que des éloges imprudents et des amitiés complaisantes abusent sur la portée de son modeste talent, a refusé un rôle dans une comédie en trois actes, de M. Scribe, intitulé *O amitié!*

Ce refus a été exprimé avec une véhémence et dans des termes tels, que les témoins de cette scène inouïe en ont été profondément affectés.

Les artistes de ce théâtre, habitués à traiter M. Scribe avec le respect et la considération que lui ont mérités trente années d'une vie glorieuse, restaient muets de stupéfaction en entendant une jeune fille de vingt ans déclarer à l'un des plus illustres représentants de la littérature dramatique, que sous aucun prétexte elle ne jouerait le rôle qu'il lui avait destiné.

M. Scribe sait parfaitement qu'aux termes des engagements de presque tous les théâtres, un artiste est tenu de jouer tous les rôles qui lui sont distribués; il appréciait donc à sa juste valeur un refus, insignifiant quant au fond, quoique assez violent dans la forme.

Mais M. Scribe ne veut pas que ses rôles soient joués par autorité de justice. Il s'est donc hâté de rassurer la jeune actrice, lui assurant que le rôle si rudement traité par elle trouverait une autre interprète.

Seulement il a ajouté, avec un calme d'homme bien élevé, qui, dans la circonstance, ne laissait pas d'avoir son côté piquant :

« Il paraît, mademoiselle, que je me suis » trompé en écrivant ce rôle pour vous. » Cela pourrait m'arriver plus d'une fois » encore; mais à l'avenir j'agirai de telle » façon qu'il me deviendra impossible de » me tromper.... du moins en ce qui vous » concerne. »

Le ballon de M. Green a fait dimanche la dernière ascension de la saison. Les quatre voyageurs qui occupaient la nacelle étaient M. Green, M^{me} Maria de Lancy, M. Harrington et M. de la Vallette, rédacteur en chef de *l'Assemblée Nationale*. Le temps était calme au départ; mais après une course d'une dizaine de lieues, un grain menaçant s'est élevé vers le sud-ouest; l'habile aéronaute s'est hâté d'opérer sa descente; l'ancre a été jetée au bout d'une corde de deux cents mètres; la nacelle a touché la terre, s'est relevée à trente pieds, s'est abaissée de nouveau, a rebondi trois ou quatre fois et s'est enfin fixée au sol.

Les voyageurs étaient encore dans la nacelle lorsqu'une épouvantable tempête s'est déclarée. La nuée noire que l'aéronaute avait signalée s'est déchirée et a vomi un torrent de pluie.

Si la descente avait été retardée seulement de dix minutes, les voyageurs auraient été forcés de passer une partie de la nuit dans les airs.

La marche du ballon était d'environ quinze lieues à l'heure; l'ancre a été jetée près du bourg de Bruyères (Seine-et-Oise), à une lieue de Beaumont, où les voyageurs ont pris, à huit heures et demie, le chemin de fer pour Paris.

AVIS.

Un bel atelier de peinture à louer, avec très-joli petit appartement, rue de la Victoire, 24 bis, près la rue Laffitte.

A ce Numéro est jointe la planche 2390.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.